

**PATRONYMES DANS LA DIÉGÈSE CHEZ LES ÉCRIVAINS NÉGRO-AFRICAINS :
OKONKWO DANS *LE MONDE S'EFFONDRE*, MBENDA DANS *LE FILS D'AGATHA
MOUDIO* ET FAMA DOUMBOUYA DANS *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* :
UNE ETUDE ETHNOSTYLISTIQUE**

Claude FINGOUE

FLSH- Université de Douala

clauberfi@yahoo.fr

Résumé : L'identification est un acte de grande envergure et l'identité un projet de vie. Par l'onomastique, les écrivains négro-africains véhiculent une pensée qui démontre que la désignation d'une personne est un fait social suggestif qui situe en permanence l'être dans son environnement et, pour nos auteurs ici considérés, la nomination de leurs personnages centraux est toute une leçon de vie que l'on cerne avec aisance en adoptant la démarche méthodologique proposée par l'ethnostylistique qui stipule que tout acte humain s'ancre dans un contexte socioculturel et temporel précis.

Mots-clés : patronymes, diégèse, écrivains, négro-africain, ethnostylistique.

**PATRONYMS IN THE DIEGESIS OF BLACK AFRICAN WRITERS : OKONKWO
IN *LE MONDE S'EFFONDRE*, MBENDA IN *LE FILS D'AGATHA MOUDIO* AND
FAMA DOUMBOUYA IN *LES SOLEILS DES INDEPENDENCES* : AN
ETHNOSTYLISTIC STUDY**

Abstract: Identification is a far-reaching act and identity a life project. Through onomastics, Black African writers convey a thought that demonstrates that the naming of a person is a suggestive social fact that permanently situates the being in its environment and, for our authors under consideration here, the naming of their central characters is a whole life lesson that can be easily identified by adopting the methodological approach proposed by ethnostylistics, which stipulates that every human act is anchored in a precise socio-cultural and temporal context.

Keywords: patronymics, diegesis, writers, black African, ethnostylistics.

Introduction

L'attribution d'un nom à un enfant est un exercice cérébral qui nécessite un doigté exercé, un tact d'une grande importance. Dans les cultures négro-africaines en général, cette séance de travail ne devient publique qu'après plusieurs détours ou analyses tractés en secret car, dès la conception de l'enfant, des réflexions ou supputations sont engagées pour imaginer ou déterminer à qui cet enfant sera « attribué » puisque ce dernier est généralement un homonyme choisi à dessein. Dans le roman de Ch. Achebe par exemple, le narrateur ne dit-il pas que la cérémonie de l'attribution du nom [à un enfant] se faisait au bout de sept semaines de marché ! (1). L'enfant n'est pas un individu réservé

exclusivement à ses parents biologiques directs. Les ramifications familiales multiples et ascendantes influencent forcément cette patronymisation et, dans certains cas, même les relations amicales sont sollicitées. Ce n'est donc pas un fait anodin car ce patronyme représente un acte responsable par lequel on fixe le passé, le présent et envisage le futur. (2) Il prend appui dans les divers domaines du monde vécu par les parents à travers les relations soit humaines, soit hommes/nature, soit hommes/surnaturel. Dans les romans choisis pour notre étude, les patronymes sont assez révélateurs de l'environnement des personnages. Ainsi, par exemple :

- Dans *Le Monde s'effondre*, nous pouvons citer entre autres : « Nwofia » qui signifie « conçu dans le désert » (l'enfant qui naît chez Okonkwo pendant qu'il est en exil à Mbanta), « Onwanbiko » qui veut dire « Mort, je te supplie », « Ozoemena » qui se traduit par « Puisse cela ne pas se reproduire », « Onwuna » qui veut dire « Que la mort fasse ce qui lui plaît »... 3 noms qui sont attribués aux enfants de la 2^e femme d'Okonkwo- Ekwefi- qui les perd les uns après les autres inexplicablement ; etc.

- Dans *Le Fils d'Agatha Moudio* , nous pouvons aussi relever ces quelques noms : « Eboa » qui signifie « prison » (nom donné à tous ces enfants conçus par infidélité des épouses pendant que leurs époux sont en prison), « Ebanda » pour dire « qui laisse des odeurs », « Ma'a Medi » qui signifie « guidon du vélo » (nom de la mère de Mbenda qui, seule, s'est chargée de l'éducation de son fils), « Edimo » qui signifie « le fantôme », « Bilé » pour signifier « guerrier ou guerre », « Mère Mauvais Regard » parce que les villageois sont convaincus que cette grand 'mère est dotée des pouvoirs surnaturels par lesquels elle est capable de jeter des mauvais sorts, etc.

- Dans *Les soleils des indépendances*, nous relevons « Fama » qui veut dire « Chef » (et le personnage aurait été chef effectivement n'eût été « la combine » des Blancs), « Doumbouya » parce que le personnage est un descendant des Doumbouya. D'autres anthroponymes tels que « Kouyaté », « Keita », etc., ethnonymes tels que « Malinké » ou toponymes tels que « Togobala », « Horodougou », etc. sont compris dans les nominations des personnages et ils fixent leurs généalogies, leurs souches.

De ce qui précède, nous nous rendons compte de ce que l'attribution d'un nom est « une histoire, une vie exprimée avec ses hauts et ses bas, une philosophie, une attente, un conseil, une morale, un tempérament, un programme, un projet, un souhait fortement exprimé, une victoire » (3), idée partagée par ce critique qui écrit : « Le nom est un livre dont le père, la mère, une tante ou un oncle écrit un coin de page et dont l'enfant lui-même, la vie, la société se chargent d'en terminer l'écriture ». (4) Dans le cadre restreint de cet article, nous nous intéresserons aux noms des personnages centraux des trois œuvres dont l'étude révèle leur portée prémonitoire à travers leurs itinéraires dans leurs histoires particulières différentes. Ces noms sont tous des programmes qui conduisent les différentes actions posées ou menées par ces personnages et qui, au final, ont une grande valeur anaphorique car les auteurs peignent leurs actants humains du point de vue d'une focalisation interne ou d'une focalisation zéro. Pour mener notre étude, nous nous appuyons sur la démarche descriptive et interprétative instituée par l'ethnostylistique qui énonce comme base principale le canevas défini ci-après :

Nous sommes ici dans le champ de la stylistique et précisément d'une stylistique particulière à la frontière de l'ethnologie et de la stylisique ; l'ethnostylistique est une stylistique qui a la critique du style des textes littéraires pour objet, la technique d'analyse en sciences du langage pour procédé ; elle prend en compte les conditions dans lesquelles l'acte d'énonciation prend place ainsi que les contraintes inhérentes à la production environnementale et à la réception des textes ; elle insiste sur les modes particuliers d'expression des valeurs culturelles dans le texte littéraire. Elle se fonde sur le fait que l'approche du texte littéraire ne peut utilement se faire en oubliant à la fois ce qui le précède et ce qui le suit. (5)

Ainsi, nous nous pencherons sur cette recherche (onomastique/action) pour relever et décrire les faits, les analyser ensuite et les interpréter enfin dans le but de les inscrire dans une vision du monde qui étaye « l'étymon spirituel » (6) des auteurs des romans choisis. De ce fait, notre travail s'articule en trois mouvements : le 1^{er} déblaye les relations entre les noms des personnages et les actes posés dans leurs différents itinéraires ; le 2nd rapproche ces différents personnages pour mettre en lumière ce qu'ils ont de dissemblable et surtout ce qu'ils ont de semblable et le 3^{ème} met en relief l'interprétation significative de ces noms pour ressortir leur prémonition et ancrer les textes respectifs dans une vision du monde qui donne à l'écriture une dimension pragmatique.

1. Patronymes en relation avec la trame de l'histoire ou diégèse

1.1 Okonkwo : « Le feu dévorant » in *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe

Ch. Achebe met en scène son personnage central – Okonkwo- dans trois parties de l'œuvre qui dressent trois étapes importantes de la vie de ce dernier. Dans la 1^{ère} partie, Okonkwo vit à Umuofia, où il est né et a conquis son haut statut social. Dans cette société encore entièrement traditionnelle et gérée phallogocratiquement par une espèce de gérontocratie, le jeune Okonkwo s'était totalement dévoué à plusieurs travaux pour acquérir de la notoriété et s'éloigner de cette image d'« agbala » collée à son père Unoka. La métaphore du « feu » qui est attribuée à son nom trouve son bien-fondé dès sa jeunesse : il doit déblayer ardemment son chemin pour se faire une place au soleil. Rappelons ces quelques faits de cette période de sa vie :

- Okonkwo s'était fait remarquer lors des compétitions de lutte entre les différents villages : les anciens se souvenaient encore de son mémorable combat contre Amalinze, le Chat plus de 20 ans après ;
- Pour avoir une concession importante, très tôt, le jeune Okonkwo très entreprenant avait emprunté à un ancien- Nwakibié- des plants d'ignames afin de créer ses propres plantations ;
- De par sa bravoure lors des guerres tribales, Okonkwo sera choisi comme émissaire envoyé à Mbaino pour que justice soit rendue à son clan qui avait perdu une de ses filles dans cette contrée ;
- De par sa réussite sociale, Okonkwo avait accédé au cercle des egwugwu, esprits chargés de rendre la justice dans le clan ;

-Aussi bien dans sa concession que dans sa communauté, Okonkwo avait en horreur tout ce qui ne pouvait conférer à un homme honneur et dignité. Imbu de lui-même de par ses réussites sociales, il avait été même comparé ironiquement à l'oiseau Nza qui, repu, avait défié son chi ou dieu personnel ; etc.

Dans le contexte d'Umuofia où on pouvait manger avec les rois si on s'était lavé les mains tôt (7), Okonkwo donne à son surnom de « feu » toute son ampleur. Et comme « le feu dévorant » ne peut choisir ce qu'il doit brûler ou ne pas brûler unilatéralement, il y eut des actes regrettables posés par ce dernier qui contribuèrent à sa déchéance jusqu'à son exil à Mbanta : d'abord la Semaine de la Paix dont il transgressa la règle, ensuite le meurtre par inadvertance du fils d'Ezeulu lors des funérailles de ce dernier. Okonkwo est ici effectivement « le feu dévorant ». Dans la 2^e partie, Okonkwo vit en exil à Mbanta. Avec l'aide de sa famille maternelle, il réussit à surmonter la morosité de son existence pour se constituer d'autres objectifs nobles. Son tempérament de « feu » y contribuera énormément. Il s'y bâtit une nouvelle concession assez prospère. Mais, à cause de la fougue qu'il mettait toujours dans l'éducation de ses enfants, son fils Nwoye s'enfuit pour gagner la religion nouvelle des Blancs qui faisaient leur entrée dans la contrée et ce fils eut à dire à Obierika, l'ami d'Okonkwo, que ce dernier n'était plus son père. Le « feu » Okonkwo finit par « dévorer » son propre fils. Et durant cette période paternellement difficile, Okonkwo finit par comprendre que le « feu dévorant » donne toujours naissance à « de froides, d'impuissantes cendres ». (8) Et c'est cela le contenu de la 3^e partie. Dans cette partie, Okonkwo, de retour à Umuofia qui est désormais hybride, ne réussit pas à s'adapter à cette situation nouvelle. Après l'emprisonnement des anciens d'Umuofia par la justice du Blanc, le mélancolique et fougueux Okonkwo trancha la tête d'un émissaire du commandant blanc et, face au reproche de ses congénaires, il alla se pendre à l'arrière de sa maison. Il fut enterré comme un « chien ». « Le feu » a fini par s'éteindre. En conclusion, la vie d'Okonkwo n'aura été que du « feu », « un feu dévorant » qui ne pouvait donner naissance qu'à « de froides, d'impuissantes cendres » comme nous le signalions plus haut.

1.2 Mbenda : « La Loi » in *Le Fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey.

Dans son roman constitué de 11 chapitres, F. Bebey met en scène son personnage central-Mbenda- habitant de Bonakamouang, village qui connaît, depuis quelque temps déjà, la présence des Blancs sur son territoire. Le contexte hybride avec une habitation juxtaposée est conflictuel entre Blancs et Noirs. L'œuvre s'ouvre sur une scène mémorable d'un dimanche matin ensoleillé où Mbenda exigea aux Blancs venus chasser des singes un dédommagement ou récompense pour sa communauté villageoise ; ensuite, il leur dit fermement qu'ils auront désormais à s'acquitter de cette récompense chaque fois qu'ils viendront pour la chasse. Sur le champ, les Blancs s'acquittèrent de ce tribut mais Mbenda gagna 15 jours de séjour à la prison de New-Bell. Où était donc la loi ? Ensuite, depuis le jour de cette opposition aux Blancs, Mbenda devint l'objet des désirs d'Agatha Moudio, fille de « mauvaise réputation », dit-on d'elle. Et elle finira par s'imposer à lui. « La Loi » est-il toujours maître de sa loi ? Que non ! ... Enfin, respectant la volonté du père défunt

de Mbenda, les anciens de la communauté eurent à mener des pourparlers pour le mariage de ce dernier avec Fanny ; acte que La Loi subit plutôt ; il n'est pas le maître du jeu. À partir de ces trois cas relevés entre autres, l'on se rend compte que Mbenda a fait observer sa loi d'une part mais aussi a subi la loi des autres qui est plus forte ou plus lourde d'autre part. Et même, le destin lui imposera sa loi en lui donnant deux enfants dont il n'est pas le père biologique. Face à un Mbenda abasourdi et morfondu, à « La Loi » qui était écrasé par la loi, le roi Salomon prodigua ce conseil : « Allons, fils, remets-toi [...] et puis, regarde donc les choses en face. Tu n'as pas le droit de te laisser abattre ainsi, toi, La Loi, le plus fort des jeunes gens de chez nous. Et puis, tu sais, qu'il vienne du ciel ou de l'enfer, un enfant, c'est toujours un enfant ». (9) En conclusion, Mbenda qui voulait imposer sa loi dans tous ses actes, que ce fut pour son bien-être personnel ou pour celui de sa communauté, subit plutôt la loi des autres. La Loi n'a pas dicté la Loi mais en a plutôt pâti.

1.3 Fama Doumbouya : « Le chef » in *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma

La dénomination du personnage central de ce roman est assez caractérisée : « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère ». Et le nom spécifique de ce personnage signifie « Le chef ». Ce roman met en scène le personnage central dénommé Fama Doumbouya à trois moments clés de sa vie dans trois parties : son existence à la Capitale, ensuite son bref séjour à Horodougou son village natal et, enfin, son retour à la Capitale et re-départ définitif pour Horodougou. Dans la 1^{ère} partie : Fama vit à la Capitale où il se comporte désormais comme un vautour ; il fait bande avec les hyènes, lui pourtant prince Doumbouya, vrai Doumbouya. Avec les indépendances, Fama, commerçant prospère et marié à Salimata a tout perdu : son honneur, sa fierté, son trône, son respect et même il ne survit à domicile que grâce aux petits bénéfices réalisés par sa femme à partir de son petit commerce. Mais à travers les discours des griots et les souvenirs de Fama lui-même, le passé de ce grand prince est évoqué :

« Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince (le soleil, l'honneur et l'or), quand, au lever, les esclaves palefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand, à la 2^{ème} prière, les griotes et griots chantaient la pérennité et la puissance des Doumbouya et qu'après les marabouts récitaient et enseignaient le coran, la pitié et l'aumône ». (10)

Ou encore ces passages de l'œuvre :

« Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! » (11) ; « Tous les grands marchés que Fama avait foulés en grand commerçant. Cette vie de grand commerçant n'était plus qu'un souvenir [...] ». (12) Avec les indépendances, Fama « le chef » n'est plus qu'un mendiant et, plein d'amertume et de rancœur, il se refuse à ce statut dégradant. N'est-il pas toujours enclin à rappeler à tout son entourage le « prince » qu'il est ! Par exemple :

-Lorsque le griot ose associer les Doumbouya et les Keita, Fama s'énerve et dit : « Bâtard de griot ! Plus de vrai griot ! » ;(13)

-Lorsque le griot dit à ceux qui sont assis « d'écouter, d'ouvrir les oreilles pour entendre le fils de Doumbouya offensé et honni, totem panthère, panthère lui-même » (14), il invective Fama en ces termes : « vrai sang de maître de guerre ! dis ce qui t'a égratigné [...] »(15) et Fama « dégagea sa gorge par un hurlement de panthère [...]. Le dernier Doumbouya ne se découragea pas [...] » ;(16)

-Lorsque Bamba ose faire des reproches à Fama et lui demande de se rasseoir, Fama le saisit par le boubou et une bagarre s'en suit. Et après, Fama se parle à lui-même : « Bâtard de bâtardise ! Lui ! Lui Fama, descendant des Doumbouya, bafoué, provoqué, injurié par qui ? Un fils d'esclave ». (17) Et Fama de se retourner et de s'en aller plus tard.

-Et même les Français, auteur de sa déchéance, doivent être chassés ; c'est ce qui amène le narrateur, parlant de ce dernier, à dire :

« La malchance et Fama ne se séparèrent plus [...] L'orgueil, la chaleur humaine, la bonté du cœur s'évanouirent. Fama devint méconnaissable. C'est alors que tomba la politique [...] Un fils légitime des chefs devait de tout son être participer à l'expulsion des Français. La politique comprenait la virilité, la vengeance et il y avait près de cinquante années d'occupation par des infidèles à injurier, à défier, à défaire. » (18)

Malgré sa déchéance comme successeur de son père, Fama veut rester « le chef » et tel est son état d'esprit. Et c'est d'ailleurs dans cet état qu'il se rendra à Horodougou pour l'enterrement et les funérailles de son cousin Lancina, chef des Doumbouya « injustement » couronné. Dans la deuxième partie de l'œuvre : sur le chemin de l'enterrement de son cousin à Horodougou, Fama menace au couteau, à la gare, le délégué du syndicat des transporteurs. Et pour le narrateur, « Fama se félicita d'avoir découvert toutes ses canines de vrai Doumbouya ». (19) Voyage long et pénible mais, néanmoins, sur son terroir, il est partout accueilli comme un « chef ». À Horodougou, lui, symbole de la tradition, se réconcilie avec Badou, président du parti politique installé au village. Et pour les funérailles de Lancina, quelle cérémonie faste digne des Doumbouya. Que du beau monde ! malgré l'aspect dépeuplé, appauvri et ruiné du village. Après ces cérémonies et malgré les conseils de Balla le féticheur, Fama retourne à la Capitale accompagné de Mariam, femme héritée de son cousin Lancina. Durant tout ce séjour à Horodougou, Fama s'était senti redevenu un vrai Doumbouya, écouté et respecté. Dans la 3^e partie, Fama, de retour à la Capitale avec Mariam est désormais officiellement polygame. N'est-ce déjà pas un pas vers ce destin qu'il a de devoir « coucher sa favorite parmi cent épouses ! » Impuissant face aux scènes bagarreuses de ses deux épouses, Fama se trouve une échappatoire en s'adonnant de plus en plus à la politique. Lorsque certains de ses collègues politiques sont arrêtés, il croit qu'il est en mesure de pouvoir œuvrer en tant que « chef » ou « leader » à leur libération. Malheureusement, il est arrêté une nuit en

compagnie de quelques amis et jeté en prison. Quelque temps bien plus tard, il est libéré selon le bon vouloir du Président de la République.

Sur le chemin de retour à son domicile, il est informé de l'infidélité de ses deux épouses. Ne trouvant plus de plaisir à retourner et à séjourner à la Capitale, Fama se décide précipitamment de repartir pour Horodougou. Arrivé à la frontière entre les deux républiques, il est retenu pour défaut de carte d'identité. Désillusion pour lui, Fama, « chef » interdit de rentrer dans son village ! Mais, tout « chef » ne plie pas si facilement l'échine. C'est pourquoi il fait fi des interdictions du garde-côte Vassoko et, en téméraire, s'engage sur le pont pour atteindre l'autre république ! Vassoko, qui s'est rendu compte de son inattention, lui court après et Fama, ne voulant pas se faire reprendre par le garde, saute du pont et atterrit sur la rive du fleuve où il est mortellement attaqué par un crocodile. Transporté d'urgence pour un hôpital dans l'autre république, il rend l'âme en chemin avant de parvenir à son Horodougou natal. En conclusion, Fama « le chef », est vraiment le dernier des Doumbouya, un vrai Doumbouya, puisqu'il ne laisse aucune descendance, qu'il n'y aura plus de chefferie émanant des Doumbouya, puisque le totem panthère a été tué par le totem crocodile, et qu'aucun autre vrai Doumbouya ne fera plus bande avec les hyènes, ne sera plus un vautour. Voilà brossée dans le premier mouvement de cet article la collocation entre l'onomastique et les actes posés par nos différents personnages. Chacun, en ce qui le concerne, a illustré la "qualité" de son nom : Okonkwo « le feu dévorant », Mbenda « La Loi » et Fama Doumbouya « le chef » « dernier et légitime descendant des princes Doumbouya de Horodougou, totem panthère ». Ces 3 personnages : qu'ont-ils de semblable ? de dissemblable ?

2. Analyse comparée d'okonkwo, mbenda et fama doumbouya

En rapprochant les trois personnages, il y'a lieu de relever plusieurs similitudes entre eux malgré quelques légères différences qui se situent essentiellement dans quelques détails comme dans les exemples ci-après :

2.1 De légères différences

-Présence des dieux personnels

Okonkwo a une relation avec son chi ou dieu personnel, de même qu'avec la déesse de la Terre Ani. Dans une vision prosopopéique, Mbenda se soumet à l'esprit de son père qui « est présent » parce qu'il est demandé à cet esprit son accord afin que les pourparlers pour le mariage entre Fanny et Mbenda soient engagés et conclus. Malgré qu'il est musulman, Fama Doumbouya a un totem panthère, attitude qui est propre à la vision panthéiste de l'univers.

-Nombre de femmes et progéniture

Okonkwo a épousé trois femmes et est père de huit enfants ; Mbenda a épousé deux femmes et est « père » de deux enfants ; Fama Doumbouya a deux épouses mais n'a aucun enfant. Une différence sur le nombre d'enfants ; dissemblance aussi sur le nombre d'épouses.

-Durée du séjour en prison

Après ses sept années d'exil à Mbanta, Okonkwo, de retour à Umuofia, va passer quelques jours dans les cellules du commandant blanc : prison à Mbanta, prison à Umuofia ; après qu'il a « osé » affronter les trois Blancs après leur partie de chasse, Mbenda va gagner un séjour de quinze jours à la prison de New-Bell ; une nuit, au sortir de la maison d'un de ses collègues politiciens, Fama Doumbouya est arrêté et incarcéré après que le verdict l'a condamné à vingt années de réclusion criminelle. Qu'il s'agisse donc de la divinité, de la maisonnée ou du séjour carcéral, il y'a seulement de modiques dissemblances entre les trois personnages qui, sur un autre plan par contre, ont de nombreuses similitudes.

2.2 De nombreuses similitudes

Les 3 personnages ont plusieurs traits communs.

-Dans leur jeunesse

Les trois sont **les meilleurs** de leurs différentes générations comme nous pouvons le lire à travers les dires de leurs épouses et/ ou des narrateurs respectifs. Pour Okonkwo : « De nombreuses années auparavant, quand elle [Ekwefi] était la beauté du village, Okonkwo avait conquis son cœur en terrassant le Chat au cours du plus grand combat qui ait eu lieu de mémoire d'homme » (p.53), image qui reste indélébile dans la contrée :

« [Okonkwo] était bien connu à travers les neuf villages et même au-delà. Sa réputation reposait sur de solides réussites personnelles. Jeune homme de dix-huit ans, il avait apporté honneur et gloire à son village en terrassant Amalinze le Chat. Amalinze était ce grand lutteur qui, pendant sept ans était resté invaincu. [...] Ce fut cet homme qu'Okonkwo terrassa dans une lutte [mémorable] ». (p.9)

Pour Mbenda : « Agatha était là, sur la place, au moment de cette inoubliable entrevue. Comme tout le monde, elle avait admiré ma fermeté ; plus que personne d'autre, elle avait apprécié mon torse nu brillant au soleil, mon courage [...] Plus que personne, elle m'avait admiré, 'et j'aurais voulu te le dire, ou simplement te le faire comprendre à ce moment même' ». (p.19) Et quel est ce moment ? « Mbenda avait marqué les esprits des Blancs et des villageois. Leur étonnement [des Blancs] semblait provenir surtout du fait que c'était sans doute la première fois de leur vie qu'un villageois d'Afrique leur adressait la parole d'une manière aussi précise et autoritaire. » (p.14)

« Tous les habitants de notre village étaient près de moi. Pensez donc : pour eux, je représentais des temps disparus depuis longtemps dans la nuit sombre des ans et de l'injustice. J'étais un vrai fils de Bile fils de Bessengue, j'étais le fils de ce village qui comptait un certain nombre de faits glorieux dans son passé. » (p.14)

Pour Fama Doumbouya : « [Salimata] s'était rappelé la première fois qu'elle avait vu Fama dans le cercle de danse : le plus haut garçon du Horodougou, le plus noir, du noir brillant du charbon, les dents blanches, les gestes, la voix, les richesses d'un prince. Elle l'avait aimé aussitôt ». (p.47) Ou encore ces mots : « Un Fama toujours unique,

déclencheur du désir de le toucher, de le frôler, de l'avaler, de l'écouter. Celui que rappelait le batelier escamoteur de l'air du cha-cha... » (p.48). « L'aspect [de Fama] restait rassurant, la grande taille de fromager, les épaules, les bras, tout un visage susceptible de déclencher un oh ! d'admiration à une étrangère ». (p.55) Cette prosopographie ou portrait physique est très commune parce que leurs physiques sont ce qu'il y'a de meilleur, un corps puissamment bâti et merveilleusement admiré par leurs entourages. Nous ne sommes pas moins admiratifs eu égard à leurs différentes professions.

-Dans leur profession

Les trois personnages sont sinon **les meilleurs** du moins parmi les meilleurs dans leurs activités respectives. Pour Okonkwo : « C'était un homme d'action, un homme de guerre. Au cours de la guerre la plus récente d'Umuofia, il avait été le premier à rapporter à la maison une tête humaine ». (p.18). [« Et ainsi, quand Okonkwo d'Umuofia arriva à Mbaino en tant qu'orgueilleux et impérieux émissaire de guerre, il fut traité avec beaucoup d'honneur et de respect ». (p.21) Et que dire de sa prospérité décrite de la page 22 à 23 ! Ou encore ces mots du narrateur : « [Le vieillard] parlait d'Okonkwo qui s'était élevé si soudainement de sa grande pauvreté et de sa grande infortune jusqu'à être un seigneur du clan ». (p.37), ce qui est rappelé à la page 159 : « Sa vie avait été commandée par une grande passion : devenir un seigneur du clan [...] Et il y était presque parvenu [...] ». Voyons encore Okonkwo à la fête de l'igname : « La Fête de la Nouvelle Igname [...] Et tout homme dont le bras était fort [...] était censé inviter un grand nombre d'hôtes de partout à la ronde. Okonkwo conviait toujours les parents de ses femmes et [...] ses convives représentaient une assez vaste assemblée ». (p.50). Pour Mbenda : « Depuis trois ou quatre ans, les yeux de tout le monde étaient braqués sur moi : les parties de lutte engagées avec les villages des alentours m'avaient donné l'occasion de prouver ma force musculaire, et j'étais en train d'entrer peu à peu dans la légende, tout comme les grands lutteurs de chez nous qui m'avaient précédé ». (p.14) Et , à la page 207, le roi Salomon ne passe pas par quatre chemins pour ragaillardir le moral de Mbenda : « Allons, fils, remets-toi [...] tu n'as pas le droit de te laisser abattre ainsi, toi, La Loi, le plus fort des jeunes gens de chez nous ». Pour Fama Doumbouya : « Fama déboucha sur la place du marché derrière la mosquée des Sénégalais [...] Odeurs de tous les grands marchés d'Afrique : Dakar, Bamako, Bouaké ; tous les grands marchés que Fama avait foulés en grand commerçant ». (p.20) Et le narrateur écrit aussi : « Commerçant et travailleur, [Fama] voyageait ; [Salimata] l'attendait [...] Il revenait, revenait toujours et avec toujours quelque chose en plus ajouté au sourire, à la blancheur de ses dents, à la chaleur du cœur. » (p.56). Par ailleurs, tous les trois ont été « épousés » par leurs femmes.

-Pour leur mariage

Tous les trois personnages ont connu le privilège d'être admirés et choisis par leurs épouses. Les femmes sont toutes sorties d'un mariage ou d'une relation conjugale antérieurs. Okonkwo ≠ Ekwefi : « [Okonkwo] n'épousa pas alors [Ekwefi] parce qu'il était trop pauvre pour payer sa dot. Mais quelques années plus tard, elle s'enfuit d'auprès de son mari et vint vivre avec Okonkwo ». (p.53) Et le narrateur le rappelle en ces termes à la

p.153 : « Elle [Ekwefi] avait épousé Anene parce qu'Okonkwo était alors pauvre pour se marier. Deux ans après son mariage avec Anene, il lui fut impossible de supporter cette situation plus longtemps, et elle s'enfuit rejoindre Okonkwo ». Mbenda ≠ Agatha Moudio : De retour de la ville où elle a séjourné quelque temps, Agatha rend visite à Mbenda et lui fait part de son désir de partir très loin du village : « Je suis venue te dire adieu car je pars demain. Je voulais ton avis là-dessus... si tu veux que je parte ou non [...] ce qui compte pour moi, en ce moment, c'est l'avis de quelqu'un de bien plus important que mon père, Alors, décide-toi ... Que je parte demain ? » (p.160) Bien avant cet épisode, elle avait fait ce reproche à Mbenda qui n'avait pas réagi positivement à son offre : « Je me demande ce que tu viens chercher auprès de moi. Tu n'as pas voulu de moi lorsque je me suis offerte ». (p.159) Et plus tard, Agatha va s'amener chez Mbenda avec ses valises et accompagnée de sa tante. Elles s'installeront et décideront qu'Agatha ne repartirait pas dans son village : « C'est ta femme à partir de cette nuit ». (p.169). D'ailleurs, Agatha ne s'interdira pas de dire à Fanny lors d'une dispute : « Tu [Fanny] oublies que j'ai connu La Loi avant toi et que si j'avais voulu, je serai venue ici avant toi...et tu n'y aurais certainement jamais mis les pieds ». (p.176).

Fama Doumbouya ≠ Salimata : Salimata avait été violée par Tiecoura le féticheur après son excision et désormais, elle avait ce dernier en horreur. Et lorsqu'elle fut mariée à Baffi, c'était l'image de Tiecoura qu'elle entrevoyait : « Cela, aucun ne l'a compris, aucun ne l'a entendu lorsque Salimata se refusa à Baffi. Baffi puait un Tiecoura [...] » (p.39) Trois ans plus tard, Baffi mourut sans avoir consommé son mariage et le « génie jaloux » amant de Salimata fut accusé pour cette mésaventure ; même le frère de Baffi, Tiemoka, redouta d'hériter de cette femme « maudite » (p.46). Et une nuit, Salimata s'enfuit à perdre haleine pour aller trouver Fama : « C'était Fama, l'amour, une vie de femme mariée, la fin de la séquestration » (p.47). « Alors, Salimata était loin et avait retrouvé son Fama » (p.48). En plus, s'imposer par leur force physique est le lot des trois actants.

-Prédominance grâce à la force musculaire

Les trois personnages sont physiquement assez forts et c'est le principal argument qu'ils usent pour s'imposer face à leurs adversaires ou vis-à-vis. Chez Okonkwo : « Quand il marchait, ses talons touchaient à peine le sol et il semblait marcher sur des ressorts comme un qui s'apprête à boxer quelqu'un. Et il boxait effectivement les gens très souvent. » (p.10) « Okonkwo régentait son foyer d'une main autoritaire » (p.21). « Il travaillait chaque jour sur ses fermes depuis le premier chant du coq jusqu'à ce que les poules regagnent leurs perchoirs. C'était un homme très fort et il sentait rarement la fatigue. » (p.22) Lors d'une compétition de lutte : « Okonkwo s'éclaircit la gorge et remua les pieds au battement des tambours. Il s'enflammait à ce son comme il l'avait toujours fait depuis sa jeunesse. Il tremblait du désir de conquérir et de soumettre. » (p.56) « Okonkwo encourageait les garçons à s'asseoir avec lui dans son obi et il leur racontait les histoires du pays, des histoires viriles de violence et de sang. » (p.68). À Mbanta, Okonkwo et sa famille travaillaient très dur pour planter une nouvelle ferme (p.159). Et après la mort du python, il déclara que tant que l'abominable bande (de chrétiens) ne serait pas expulsée du village à coups de fouet, ils n'auraient pas la paix. Ne dit-il pas à un moment donné : « Si

un homme vient dans ma case et fait ses besoins par terre, que fais-je ? Est-ce que je ferme les yeux ? Non. Je prends un bâton et je lui casse la tête. C'est ce que fait un homme. » (p.192) Et face aux hommes de son village qui se sont soumis à l'autorité du Blanc, Okonkwo adresse ces mots à Obierika : « Qu'est-il donc arrivé à notre peuple ? Pourquoi a-t-il perdu le pouvoir de se battre ? » (p.212), etc. Ainsi, que ce soit dans l'Umuofia ancien, ou à Mbanta, ou dans l'Umuofia moderne, Okonkwo a toujours pensé et agi selon sa force physique. Chez Mbenda, « Ils [les trois Blancs] me regardèrent et se virent en face d'une véritable armoire à glace. » (p.14) À Dooh qui pousse la voiture embourbée du Blanc, Mbenda intime un ordre : « Dooh ! Dooh ! arrête de pousser cette voiture sinon je vais la mettre en morceau. » (p.151) Et puis, il décrit lui-même sa propre attitude : « J'avais hurlé et non parlé. Dooh savait ce que cela signifiait ; il savait que j'étais en colère, et qu'il n'avait pas intérêt à me contrarier. » (p.151).

Et voici le tableau que l'on peut observer par ailleurs à la page 167 : Sur indication de Dooh, un homme ivre et lubrique se rend chez Agatha pour avoir « son tour de passage » et Mbenda, le mari est présent : « Je pris l'homme par le collet [...] et je le jetai dehors comme un lourd paquet. Avant qu'il ne pût se relever, je lui assenai des coups de poing sur la figure et lui ordonnai de regagner son domicile tout de suite, ce qu'il fit sans regarder le derrière. » Et avec Dooh : « Je le saisis et lui infligeai des gifles dont il se souviendra jusqu'à la fin de ses jours [...] Les habitants du village intervinrent à temps, alors que j'étais occupé à faire manger la boue à l'imprudent Dooh. » (Pp.167-168) « En effet, grâce à la maladresse de Dooh qui m'avait donné l'occasion de rappeler à tout le monde que je restais le garçon le plus fort de chez nous [...] ». (p.168)

À partir de ces quelques exemples, l'on relève que Mbenda est tout en muscle et entend l'imposer aux autres. Chez Fama Doumbouya : À la page 12, lorsque le griot associe les Doumbouya et les Keita, Fama se rétracte : « D'un ton ferme, coléreux et indigné, Fama redemanda au griot de se répéter. Bâtard de griot ! Plus de vrai griot [...]. Fama devait prouver sur place qu'il existait encore des hommes qui ne tolèrent pas la bâtardise. « Fama se leva et tonna à faire vibrer l'immeuble. » Et à la page 13 : « Il dégagea sa gorge par un hurlement de panthère, se déplaça et ajusta son bonnet [...] Fama hurlait et allait encore hurler. » De même, lorsque Bamba le tance, Fama entend relever le défi : « Celui-ci [Fama] s'excitait, trépignait, maudissait ; le fils de chien de Bamba montrait trop de virilité. Il fallait le honnir, l'empoigner, le mordre. Ils [Fama et Bamba] s'empoignèrent par les pans de boubous (p.14) c'était uniquement pour l'honneur qu'il avait lutté. » (p.15) Et à la page 18, nous observons ce qui suit : « Dans la rue, Fama souffla, tempêta, grogna; la colère ne s'éteignit pas d'une petite braise. Il s'ordonna d'attendre le fils de chien de Bamba pour persuader tous les dégénérés de bâtards qu'encore sur cette terre vivait un homme viril et d'honneur, un sur lequel on ne pouvait pas impunément porter la main. » Ou à la page 56 : « C'est alors que tomba la politique. Fama lâcha tout pour y sauter avec force faconde et courage. Un fils légitime des chefs devait de tout son être participer à l'expulsion des Français ! La politique comprenait la virilité, la vengeance [...] » De même, à la page 84 : « Syndicat de transporteurs ou syndicat des bâtards, Fama s'en moquait. Il se redressa, dégaina son couteau [...], menaça le délégué et injuria tout le monde [...] Fama se félicita d'avoir, à l'autogare, découvert toutes ses canines de panthère

de vrai Doumbouya. » Et à la page 191 : « Les petites causeries entre la panthère [Fama] et l'hyène [Bakary] honorent la seconde mais rabaisent la première. » Au final, Fama Doumbouya exhibe sa force physique à l'image des deux autres cernés plus haut. Et tous les trois sont aussi particuliers par leur noblesse.

-Haut statut social

Nos trois personnages sont des nobles. Okonkwo : Il avait toujours bataillé pour être un des seigneurs de son clan. Sa propriété était assez importante avant son exil à Mbanta. Il avait même été un des *egwugwu*, esprits qui exerçaient la justice à Umuofia. À Umuofia ; avant l'arrivée des Blancs, Okonkwo avait conquis ses titres de noblesse et très tôt, il avait accédé aux cîmes de la société : « Il était clair qu'Okonkwo était destiné à accomplir de grandes choses. Il était encore jeune, mais il avait acquis la célébrité, comme le meilleur lutteur des neuf villages. C'était un riche fermier [...]. C'est pourquoi Okonkwo, bien qu'il fût jeune encore, était déjà l'un des plus grands hommes de son temps. [...] Okonkwo s'était indubitablement lavé les mains et c'est pourquoi il mangeait avec les rois et les anciens. » (Pp. 14-15) ou encore à la page 37 : « [Le vieillard] parlait d'Okonkwo qui s'était élevé si soudainement de sa grande pauvreté et de sa grande infortune jusqu'à être un des seigneurs du clan. » Noble, Okonkwo a donc conquis sa notoriété à la force de ses bras. Mais tel n'est pas le cas pour Mbenda.

Mbenda : il est noble, d'abord de par son ascendance, et ensuite de par ses efforts personnels. Relevons ces quelques cas entre autres : « Tous les habitants de notre village étaient fiers de moi. Pour eux, je représentais des temps disparus depuis longtemps dans la nuit sombre des ans et de l'injustice. J'étais un vrai fils de Bile, fils de Bessengue, j'étais le fils de ce village qui comptait un certain nombre de faits glorieux dans son passé. » (p.14) Et ces paroles du roi Salomon mentionnées plus haut : « Tu n'as pas le droit de te laisser abattre ainsi, toi, La Loi, le plus fort des jeunes gens de chez nous. » (p.207) Ou encore à la page 168 : « En effet, grâce à la maladresse de Dooh qui m'avait donné l'occasion de rappeler à tout le monde que je restais le plus fort de chez nous, je venais de retrouver autour de moi [ceux] qui m'avaient furieusement mis en quarantaine depuis quelques deux mois. » Voilà ce qu'il en est de Mbenda. Fama, quant à lui, est noble d'ascendance, même s'il est devenu « un vautour » avec les indépendances. Fama Doumbouya : son ascendance est noble et nous relevons ces quelques passages d'illustration dans l'œuvre.

Page 9 : « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère ... » ;

Page 10 : « Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres et coucher sa favorite parmi cent épouses ! »

Page 19 : « Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince (le soleil, l'honneur, l'or) quand, au lever, des esclaves pelefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand, à la deuxième prière, les griottes et les griots chantaient la pérennité et la puissance des

Doumbouya et qu'après les marabouts récitaient et enseignaient le coran, la pitié et l'aumône. »

Page 101 : « Togobala, lieu où d'autres viennent chercher connaissance et religion [...] la descendance de Souleymane : prodigieuse, vigoureuse, honorée et admirée compte de grands savants, de grands saints. »

De par ses origines donc, Fama Doumbouya est issu d'une famille princière, noble. Et il apportera un grain de sel à cette noblesse grâce à son commerce.

-Séjour carcéral

Et nous pouvons relever aussi que les trois personnages ont connu des séjours carcéraux même si le temps de détention n'a pas été identique pour tous. Au bout du compte, le rapprochement des trois personnages a laissé voir beaucoup plus de similitudes que de dissemblances. Pour les différents auteurs qui ont produit leurs textes à des époques et contextes différents, quels messages veulent-ils véhiculer à travers ces actants ?

3. Personnages : auto-compréhension et messages véhiculés.

Chacun de nos personnages, à un moment donné de sa vie, dans une introspection profonde, comprend la signification du nom qu'il porte et, généralement, il adopte une nouvelle attitude.

3.1 Personnages et auto-compréhension

Okonkwo : Lorsqu'il est en exil à Mbanta et que Nwoyé, son fils, flirte avec la religion blanche, Okonkwo se laisse aller à des réflexions profondes et, en observant le feu des bûches, il se rend compte de la signification vulgarisée de son nom: « Okonkwo était populairement appelé « le feu dévorant » [...] Lui, Okonkwo, on l'appelait flamme dévorante. » (p.185) En effet, Okonkwo a toujours été un "feu dévorant" car il a toujours détruit tout ce qui pouvait encenser la faiblesse, la paresse. Qu'on se souvienne de ces différentes occasions durant lesquelles il exhibait fièrement sa virilité ou sa réussite. En découvrant la signification de son nom, Okonkwo change d'attitude : Nwoyé qu'il trouve trop efféminé n'est plus à plaindre car sa mollesse est un héritage de son grand-père Unoka ! Et même, il comprend que la conséquence logique du « feu » est « les cendres » : « **[Okonkwo] poussa un grand soupir [...]. Et immédiatement, les yeux d'Okonkwo s'ouvrirent et il vit toute l'affaire clairement. Le feu vivant donne naissance à de froides, d'impuissantes cendres.** » (p.185) Désormais, Okonkwo est un nouveau personnage. Nous signalions qu'il a compris la « dégénérescence » de son fils qu'il va d'ailleurs renier plus tard. De même, il se rend compte que le dicton des anciens n'était pas vrai, à savoir que « Quand un homme disait oui son chi disait oui aussi » (p.159). Okonkwo avait toujours voulu ne pas ressembler à son père Unoka qu'il considérait comme un « raté ». Mais par la qualité de sa mort, l'auteur nous amène aussi à comprendre que "le feu" donne naissance à "des cendres", c'est-à-dire quelque chose de petite consistance car, à cause de cette mort par suicide, il est « enterré comme un chien » ! (p.253) Ainsi, à travers la signification de son nom, Okonkwo s'est transformé et nous pouvons comprendre, à partir de son exemple, que : " Le feu dévorant" qu'il a été a

généralisé "les cendres" qu'est Nwoyé ; "Le feu dévorant" qu'il a été toute sa vie est devenu "les cendres" de par sa mort honteuse, c'est-à-dire une fin de vie malheureuse, de petite importance. Donc « le feu » dévore ou détruit quand il est en action mais dès qu'il s'éteint, il donne naissance à « de froides, d'impuissantes cendres ».

Mbenda : Lors de son opposition aux Blancs, le personnage s'identifie comme « Mbenda », nom que son cousin Ekeke a vite fait de traduire : ce nom signifie « La Loi ». (p.15) À certaines occasions, Mbenda a toujours dicté sa loi comme nous le signalions plus haut mais à plusieurs autres, il subira plutôt la loi (des autres) : il va séjourner quinze jours en prison selon la loi des Blancs ; il va subir la loi de son père en épousant Fanny ; Son premier bébé né de Fanny est l'œuvre de Toko ; il subit la loi du destin ; son deuxième bébé né d'Agatha Moudio est l'œuvre d'un Blanc ; il subit encore la loi du destin. Face à tous ces cas, le personnage se morfond sur son sort et il a même cette pensée à la page 205 : « Mais quand donc vivrai-je le présent complet ? » Et il lui sera conseillé de « toujours regarder vers l'avenir ». Bien qu'amer, déçu par le sort, Mbenda s'assagit et ses réflexions à la fin de l'œuvre sont assez révélatrices de sa maturité :

« Tout compte fait, le fils d'Agatha attend de moi, non le ricanement méchant et idiot de l'homme trompé par le sort, mais le conseil paternel qui rendra heureuse l'étrange aventure de sa vie d'homme. Et depuis que je l'ai compris, je hais le sourire mélancolique qui me venait autrefois, de longs mois après la naissance de l'enfant [...] » (p.208)

En conclusion, Mbenda, La Loi : il n'est pas seulement l'actif de La Loi mais il en est aussi le passif. Fama Doumbouya : Durant tout son séjour à la Capitale et lors de ses passages à Horodougou ou à Togobala, Fama veut être toujours considéré comme un « prince ». Toutes ses actions, il les a menées pour illustrer son haut rang, la puissance de son totem. Il veut rester conforme à son nom malgré « la bâtardise des indépendances » : « Fama Doumbouya » qui signifie « le chef Doumbouya », nom que le narrateur se plaît à expliciter en ajoutant ces termes : « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère » (p.9). Après l'enterrement de son cousin, il donne une réception digne d'un prince Doumbouya lors des funérailles du quarantième jour (p.143-) Et même, selon les prédictions des marabouts, Fama se voyait arriver à Togobala « en grand chef, accompagné d'un cortège fumant ». (p.177) Mais, à plusieurs occasions, en ville, il est dénigré par son entourage. C'est pourquoi il tempête constamment contre « les soleils des indépendances » qui lui ont fait perdre tout son prestige traditionnel, « indépendances » qu'il qualifie d'ailleurs de « bâtardise ». De plus, suite à sa stérilité, Fama comprend qu'il est le « dernier et légitime descendant des princes Doumbouya ». Comme cela avait été prédit à son ancêtre Bakary. Et Fama a peur. (p.102) Désormais son attitude va changer. Il veut rentrer néanmoins à Togobala dans le Horodougou pour y continuer sa vie. Et à ce moment de son retour au village, il comprend qu'il court vers son destin : « Était-ce que Fama allait à Togobala pour se faire une vie ? Non et non ! Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Fama partait dans le Horodougou pour y mourir le plus tôt possible. » (p.193) En déclinant l'identité de son personnage, le narrateur nous

annonçait déjà la vérité sur son destin. Après Fama donc, il n'y aura plus « un légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou ». Et si nos différents personnages changent d'attitude après qu'ils ont compris la signification de leurs noms, c'est que les contextes ont aussi changée. Par exemple : Pour Okonkwo, le contexte se subdivise en trois : Umuofia traditionnel où Okonkwo est « le feu dévorant », Mbanta où Okonkwo prend conscience de sa personnalité et Umuofia moderne où Okonkwo finit par être « de froides, d'impuissantes cendres ». Donc, l'ancien Okonkwo ne s'est pas retrouvé dans le monde nouveau ; les valeurs d'antan ne sont plus d'actualité. Déconnecté désormais et refusant la nouvelle situation, il se suicide et est « enterré comme un chien ». Il a fini par être un **raté** comme son père Unoka l'a été avant lui. Pour Mbenda, la société dans laquelle il vit est déjà à l'ère de la colonisation : Mbenda en a conscience et il accepte de vivre dans cette situation conflictuelle avec dignité et bravoure. Adapté à ce contexte, Mbenda peut y vivre et même il reçoit en héritage un bébé métis dont il devra se charger de l'éducation. Et pour Fama enfin, le contexte traditionnel évoqué lui offrait tout son prestige : il était prince. Mais, avec les indépendances, il perd toutes ses attributions d'antan : il est désormais « un vautour » et non plus « un vrai Doumbouya ». Il est le « dernier » des Doumbouya, c'est-à-dire l'ultime mais aussi celui qui a jeté l'opprobre sur la dynastie. Fama n'a pas pu s'adapter à la situation des « ères des indépendances » qu'il rejette. Inadapté donc, Fama finit par fuir la Capitale et, sur son retour à Togobala modernisé, il est mortellement blessé par un crocodile et il mourra suite à ces blessures au moment de l'arrivée dans son village. Au final, les noms de nos trois personnages étaient des projets de vie. À bien les analyser, dès leur apparition dans le récit, le critique y aurait entrevu une prémonition : les noms étaient porteurs de leurs destins ; la vie de ces personnages n'aura été que la démonstration par leurs actes de leurs noms. Et que retenir enfin de l'attitude des auteurs par rapport à leurs personnages ?

3.2- Personnages et attitudes des auteurs

La première attitude des auteurs concerne la manière ou le style adoptés pour leurs présentations. Chez C.Achebe, le nom est toujours utilisé seul, sans aucune autre indication. Il faudra attendre un moment de crise où le personnage fait son introspection pour qu'à travers ses réminiscences, l'on comprenne la signification ou le pseudonyme de cette nomination : « le feu dévorant », « la flamme dévorante ». L'auteur utilise donc une métaphore motivée pour présenter son personnage. Les synonymes « feu » et « flamme » ont la même qualification épithétique : « dévorant ». Cet adjectif laisse entrevoir : destruction, effacement et telle a été en gros l'attitude du personnage. L'auteur aura donné la signification du nom de son personnage à une seule occasion et il restera au lecteur, au cours de sa découverte du personnage, de se souvenir de cette signification onomastique. Chez F. Bebey, le nom du personnage est aussi présenté seul, sans développement. Et c'est lorsque Ekeke prend la parole comme traducteur qu'il se charge d'en décliner la signification aux Blancs ignorants par rapport à la langue douala : « La Loi ». Une technique métonymique puisque la signification qui est donnée ici indique clairement une des attributions dévolues au personnage : il est La Loi. Et après que cette signification a été donnée, le nom « Mbenda » ne sera plus utilisé ou le sera de moins en moins, et cela au

profit de « La Loi ». Et à chaque occasion où le personnage se manifeste, le lecteur comprend « La Loi », « ce qui s'impose à tous ». Mais, F. Bebey n'est-il pas ironique ? La Loi ne s'impose pas aux autres et la plupart du temps, le personnage subit plutôt « La Loi » des autres. Ya-t-il donc échec dans le projet de vie du personnage ? Le fait que l'œuvre s'achève sur cette pensée du personnage n'est-il pas un indice, à la fin, que c'est La Loi (Mbenda) qui indique quelle doit être « la loi » humaine, c'est-à-dire accepter « La Loi » du destin, et c'est donc lui qui impose cette « loi » humaine pour faire que la terre des hommes soit toujours et constamment vraiment humaine. Chez A. Kourouma, la technique de présentation du personnage est d'un autre style ; une dénomination fortement et spécifiquement caractérisée : « Fama Doumbouya » est le nom du personnage : deux éléments dont le premier est propre à l'individu et le second précise la généalogie, l'ethnie ou le clan. À cette dénomination, l'auteur utilise d'autres moyens de développement :

D'abord, la répétition du nom de la dynastie précédé par un adjectif qualificatif qui insiste sur l'originalité : « vrai Doumbouya ».

Ensuite, la précision intellectuelle sur le sens de « vrai » par la technique de l'apposition : est « vrai », ce qui découle du « père » et de la « mère » ; c'est donc une lignée qui n'a pas encore subi l'intrusion des « parasites », la lignée est pure, originelle ; Après, une détermination substantivale avec deux adjectifs qualificatifs antéposés épithètes et un complément de nom lui aussi développé par un autre nom (la dynastie), lequel a aussi un complément de nom. « Dernier et légitime + descendant + des princes + Doumbouya + du Horodougou »

Et enfin, une métaphore : « totem panthère » ; et ici, l'auteur nous plonge dans un pan de la cosmogonie d'Afrique noire : le totémisme. Chaque homme a son double (totem) qui n'est pas humain mais qui fonctionne toujours en symbiose avec lui, un double qui vit dans la brousse, les eaux, les montagnes, l'air... Et l'auteur se chargera bien de justifier ou d'illustrer cette longue déclinaison identitaire de son personnage. À défaut de se métamorphoser en « panthère » réelle, le portrait qui est donné de lui est généralement métaphorique comme nous l'avons mentionné plus haut. Au final, nos trois auteurs ont choisi une technique du « flash-back » qui consiste à commencer par la fin, à poursuivre par la démonstration de cette fin et conclure justement sur cette fin. Et le message ? La seconde attitude des auteurs concerne les messages que l'on peut déceler à travers chaque personnage. C. Achebe tue Okonkwo parce que ce personnage refuse de s'adapter à la nouvelle situation. Il n'a pas fait preuve de tolérance et d'intelligence. L'intransigeance n'est pas bénéfique dans certains contextes précis. Et tous ceux qui ont été intransigeants ont été tués : Okonkwo, et aussi Nwoyé, son fils dont la « vie nouvelle et future » n'est pas relatée : n'est-ce pas une forme de mort ? De même, A. Kourouma tue Fama parce que ce personnage ne veut pas s'adapter au nouveau contexte et, même, il combat vainement cette situation nouvelle. S'il est donc tué, c'est parce qu'il a refusé le monde moderne symbolisé par la Capitale ; et peut-il retrouver sa place dans Togobala modernisé et presque désertique ? Un autre personnage, Balla, le féticheur, le traditionaliste habitant Togobala est aussi tué parce que, adepte de la pure tradition, il interdisait à Fama de retourner dans cette capitale qu'il abhorrait. Tous les deux sont ainsi tués parce qu'ils refusent et rejettent une société qui, malheureusement pour eux, est désormais et définitivement métissée. F.

Bebey, par contre, laisse en vie Mbenda. Est-ce parce qu'il a accepté, malgré lui, de vivre avec cette situation de colonisation, même s'il l'affronte de temps à autre ? Et l'auteur nous indique d'ailleurs qu'il lui est confié l'éducation de deux enfants dont il n'est pas le géniteur légitime. À analyser ce qui précède, à l'instar de Mbenda, la leçon à tirer est qu'il faut être tolérant car la tolérance conduit à l'ouverture à l'autre, à la compréhension de l'autre, à l'intelligence avec l'autre. Il y'a place pour tous ceux qui doivent vivre ensemble même malgré leur propre désir ou vouloir. Car toute la terre est la terre des hommes, de tous les hommes et non pas celle de certains hommes. Par l'image Obierika # Commandant blanc dans *Le Monde s'effondre*, Bakary à la Capitale dans *Les soleils des indépendances* qui restent vivants à la fin des récits, nous pouvons nous orienter vers l'idée que la vie est faite de **compromis**, de tout ce qui doit aider à construire une société où le « vivre ensemble » est non seulement un concept mais aussi et surtout une réalité.

Conclusion

Les analyses menées sur les noms d'Okonkwo (= le feu dévorant), de Mbenda (= La Loi) et de Fama Doumbouya (= Chef, prince Doumbouya) ont révélé que, loin d'être un fait de hasard, l'attribution du nom dans les sociétés africaines en particulier est un art de création, un acte d'intellectualisme, de destination ou de destinée ; c'est l'horizon d'une attente, d'un projet de vie. Tout au long de l'histoire de sa vie, chacun de ces personnages a été la démonstration active de ce que signifie son patronyme. Chaque auteur des œuvres ici considérées, de par la vision qu'il a du monde, a exprimé sa pensée à travers son personnage central. Par la technique de la focalisation zéro en narratologie, chacun nous a entraînés dans un univers soit historique, soit sociologique, soit anthropologique où, par un accord fictionnel, l'intimité de son personnage nous est dévoilée. Notons également que chaque nom ci-dessus cité est cataphorique puisque, dans une perspective prophétique, il annonce par avance quelle sera la destinée du personnage qui le porte et, inéluctablement, ce dernier l'assume. Sciemment ou inconsciemment, chaque personnage s'est construit ou se construit lui-même ou alors exerce sa propre réalisation. Et parlant du personnage, Philippe Hamon a dû écrire ces mots : [...] bilan sémantique dernier et série de transformations progressives, effet de la grammaire, de la rhétorique et de la sémantique, le personnage est autant une construction du texte qu'une reconstruction du lecteur et qu'un effet de la mémorisation que ce dernier opère à l'ultime ligne du texte, autant un effet de l'énoncé qu'un effet de présupposés de l'énonciation. De même, nos trois personnages ont été « fonction » et « fiction » : « fonction » parce qu'ils ont assuré plusieurs rôles, ont acquis plusieurs statuts de par leurs actions au sein de leur communauté respective ; et « fiction » parce qu'ils ont permis à leurs créateurs, d'une part, de créer justement, de suggérer, d'énoncer un projet et aux lecteurs, d'autre part de rêver, de se remémorer à plusieurs occasions la signification des noms dont ils sont les référents. Et pour terminer, disons que, pour nos romanciers en particulier, le Négro-Africain et certainement l'Homme en général, la désignation d'un être est le fruit de moult réflexions et de transactions car l'Homme a besoin de se souvenir, de se projeter dans l'avenir, de situer ses repères afin de pouvoir participer en toute conscience à l'intelligence de l'univers. L'identification est, pour l'Homme, un moyen subtil de marquer sa présence dans

le cosmos, que ce soit sur le plan physique et/ou métaphysique ou que ce soit sur le plan naturel et/ou surnaturel. Il ne faut surtout pas parler de l'irrationalité (qui est un concept d'approche occidentale) : chaque peuple (africain, européen, asiatique, etc.) a sa propre vision du monde qui peut ou pas associer le monde humain et le non humain. L'approche ethnostylistique, de par l'importance accordée aux contextes, s'avère ainsi très propice à d'heureuses découvertes pragmatiques.

Références bibliographiques

- Achebe, C. (1958). *Le Monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine
Bebey, F. (1987). *Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, Editions Clé
Bogniaho, A. (1987). Littérature orale au Bénin : essai de classification endogène des types de parole littéraire, *Ethiopiennes*, (4)3-4 : 53-64
Guiraud, P. (1979). *La Stylistique*, PUF. (Collection « Que sais-je ? »)
Hamon, P. (1983). *Le Personnel du roman*, Genève, Librairie Droz
Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil
Mendo Ze, G. (2004). Avant-propos, *Propositions pour l'ethnostylistique*, 4(1) : 7-9
Mendo ZE, G. (dir) (2004). Propositions pour l'ethnostylistique, Yaoundé, Université de Yaoundé I, *Revue Langues et Communication*, 4(1) : 1-137
Ndiaye, T. (dir) (1987). *Ethiopiennes* ; Nouvelles Imprimeries du Sénégal, (4)3-4 : 200
Spitzer, L. *La stylistique* de P. Guirand

Références textuelles

- Achebe, Ch – *Le Monde s'effondre* – p.95
2-3-4 –Bogniaho, Asc. – « Littérature orale au Bénin » ...p.59.
5- Mendo Zé, Gerv. – « Avant-propos » -p.8
6 –Spitzer, Léo - Expression qui est un des principes de base de sa théorie sur la stylistique génétique
7 – Achebe, Ch. – Idem – p.15
8 – Achebe, Ch. – Idem – p.185
9 – Bebey, Francis – *Le Fils d'Agatha...* - p.207
10 – Kourouma, Ahm. - *Les Soleils des indépendances* - p.19
11 – Kourouma, Ahm. - Idem – p.10
12 – Idem - p.20
13-14-15 – Idem – p.12
16 – Idem – p.13
17 – Idem - p.16
18 – Idem - pp.56-57
19 – Idem – p.84
20 – Hamon, Philippe - *Le Personnel du roman* – p.315